



Association des Amis de  
**Marguerite Burnat-Provins**





Notre Association est en deuil.

Au moment où nous mettions la dernière main à ce *Cahier 8*, nous avons appris avec consternation que la maladie dont elle souffrait depuis deux ans avait emporté Marguerite Wuthrich, qui présidait notre Association depuis sa fondation.

Nous sommes dans la peine. Une collaboration portant maintenant sur plusieurs années a permis aux membres de ce Comité d'apprécier les qualités tant professionnelles que de cœur de cette présidente exceptionnelle. Au fil des séances de travail, des amitiés très fortes se sont nouées.

Si l'on n'avait avec Marguerite Wuthrich que des rapports fortuits, on pouvait en garder l'image d'une personne dont la douceur un peu rêveuse s'alliait à une gaieté paisible, à un humour toujours bienveillant, à une sensibilité constamment en éveil. Marguerite Wuthrich paraissait considérer choses et gens avec une sorte d'émerveillement sans cesse renouvelé.

Mais, lorsqu'il s'agissait de travailler ensemble, lorsque des rapports plus suivis permettaient de dépasser cette vision en tous points charmante, on s'apercevait vite qu'elle ne laissait place à aucune futilité: elle était au contraire l'expression d'une grande maîtrise de soi et d'une étonnante force de caractère. Nous n'avons pas tardé à apprécier la ferme volonté de Marguerite Wuthrich, son autorité naturelle toujours respectueuse de l'opinion d'autrui, sa capacité de discerner d'emblée

les meilleures qualités de ses partenaires et de leur donner l'occasion de les exercer, trouvant ainsi à chacun sa juste place. Se faisait jour aussi une sorte d'intrépidité frondeuse, un goût pour l'aventure – mais l'aventure dont elle avait lucidement évalué les risques: une manière d'appriivoiser les obstacles pour mieux les surmonter. Et surtout, cette femme de culture croyait aux miracles: son art résidait/en ceci qu'elle mettait tout en œuvre – nous l'avons bien vu lors de notre exposition itinérante de 1994, à première vue, pour nous, impossible – pour qu'ils se réalisent.

C'est cette foi dans les miracles qu'elle nous aura communiquée également tout au long de la maladie qui vient d'avoir raison de ses forces.

Le miracle, cette fois, n'a pas eu lieu. Marguerite Wuthrich est à son repos et nous sommes dans la peine. Notre consolation réside dans le souvenir de son lumineux sourire, de sa personnalité rayonnante. Puissions-nous y trouver la force de continuer cette action de redécouverte de l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins, à laquelle elle aura voué tant de ses forces vives.

Francine GEHRI  
Romaine de KALBERMATTEN RENAUD  
Catherine DUBUIS

## SOMMAIRE

|                                                                                 |    |
|---------------------------------------------------------------------------------|----|
| <b>Regain</b>                                                                   | 3  |
| Marguerite Wuthrich                                                             |    |
| <b>Ces deux mondes nés de la guerre</b>                                         | 5  |
| Catherine Dubuis                                                                |    |
| <b>«Tandis que des mortels, la multitude vile...»</b>                           | 7  |
| Pierrette Micheloud                                                             |    |
| <b>Conte de Noël</b>                                                            | 9  |
| Marguerite Burnat-Provins                                                       |    |
| <b>Tananbrouze et Dark Vador, même combat?</b>                                  | 11 |
| Dominique Vollichard                                                            |    |
| <b>Marguerite Burnat-Provins et la guerre</b>                                   | 21 |
| (trois articles du <i>Courrier de Bayonne</i> )                                 |    |
| <b>Les personnages de <i>ma Ville</i> sont-ils des personnages littéraires?</b> | 27 |
| Catherine Dubuis                                                                |    |
| <b><i>Vous</i> (extrait)</b>                                                    | 35 |
| Marguerite Burnat-Provins                                                       |    |

© Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins  
La Neuveville - Novembre 1996

Couverture: Le Logelbach (Haut-Rhin)  
10 février 1937  
Aquarelle sur papier - 26x 17,7 cm

Les illustrations Frilute, Tananbrouze, Fleur Sauvage, Ilmena, Tomagine, Le fond du coeur, Matruge et la Luxure, sont tirées du catalogue du Manoir de Martigny de Bernard Wyder, que nous remercions de son autorisation à les publier.



## REGAIN

Le deuxième jour de novembre, un dimanche matin, au caveau municipal de Savièse, nous nous sommes engagés à faire reconnaître l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins. C'était en 1988.

Depuis ce jour, de nombreux amateurs d'art ont découvert ses toiles, ses dessins de *Ma Ville*, les portraits saviésans, ont lu ses articles engagés, ses poèmes et ses récits, grâce à l'exposition itinérante de 1994, au livre qui l'accompagnait, grâce à nos Cahiers et aux efforts constants du comité de notre Association.

A l'automne de sa vie, elle aurait aimé que les éditeurs s'intéressent encore à elle, comme aux premiers temps de sa carrière d'écrivain. Mais le contrat de Paris, où elle envoyait ses manuscrits, n'arrivera jamais plus.

Notre détermination aujourd'hui est toujours la même. Nous aimerions, comme elle, que certains de ses textes poétiques soient connus d'un plus grand nombre de lecteurs, en particulier par une réédition de ses livres parus au début du siècle, au tirage souvent confidentiel.

*Petits Tableaux valaisans*, *Le Livre pour toi*, *Cantique d'été*, *La Fenêtre ouverte sur la vallée* et *Le Cœur sauvage* ont été réédités depuis sa mort, mais il y aurait encore *Poèmes troubles*, parus en 1920, *Poèmes de la boule de verre*, parus en 1917, et tant d'autres livres que nous avons aimés.

Votre comité serait très heureux de pouvoir agrandir le cercle des amis de Marguerite Burnat-Provins, pour intensifier les démarches entreprises dès la première heure, les soutenir avec vigueur et les faire aboutir. Nous remercions ici les membres qui se soucieraient d'inviter leurs amis à nous rejoindre.

Marguerite WUTHRICH



## CES DEUX MONDES NÉS DE LA GUERRE

Ce *Cahier* consacré aux figures de *Ma Ville* nous offre une magnifique occasion de faire apparaître la richesse et la complexité de la personnalité de Marguerite Burnat-Provins. En effet, si Pierrette Micheloud, en poète, approche avec délicatesse les visions de l'artiste, leur conférant une chaleur et un rayonnement qu'à première vue elles n'auraient sans doute pas; si Dominique Vollichard, en historienne de l'art, explore l'arrière-pays de cette œuvre singulière et suggère quelques rapprochements éclairants avec des réalisations plus contemporaines; si moi-même je cherche à mettre en évidence le commerce que ces personnages étranges peuvent entretenir avec la littérature, il n'en reste pas moins que ce n'est pas tout ce que la guerre, en ébranlant fortement cette nature hypersensible, y a fait lever. Il s'en faut même de beaucoup.

En effet, dans sa correspondance, l'artiste signale qu'elle a «beaucoup écrit sur la guerre» pendant son séjour à Bayonne, et que près d'une centaine d'articles ont paru dans *Le Courrier de Bayonne* entre 1914 et 1915. Des recherches récentes ont permis de mettre au jour une soixantaine de ces textes, dont le ton varie de la rhétorique la plus construite au lyrisme patriotique le plus véhément. Nous avons choisi de reproduire trois de ces articles, de manière à souligner que les visions spontanées coexistent avec des analyses lucides du terrible fait de la guerre.

On lira ainsi, à l'intention de Français ignorants, une amusante mise au point sur les habitudes helvétiques. Marguerite, toute à sa douleur de voir son pays saccagé par l'ennemi, se souvient pourtant qu'elle est suisse par mariage et qu'il est des préjugés ou des erreurs qu'il convient de redresser absolument. Cet amour de la vérité et de l'exactitude apparaît également dans l'article consacré aux avions et aux dirigeables allemands, en même temps qu'une étonnante sagesse qui lui fait dire qu'il aurait peut-être mieux valu savoir l'allemand que de mépriser cette «langue de barbares». Enfin, l'appel aux nations pour faire cesser la guerre retentit de manière très moderne dans nos cœurs d'hommes et de femmes de la fin du XXe siècle. Et son échec n'est pas vraiment pour nous surprendre.

Marguerite Burnat-Provins a toujours revendiqué sa parfaite santé mentale, malgré les surprenants phénomènes dont elle était le lieu. Nous ne pouvions mieux soutenir cette affirmation qu'en donnant à lire ces articles composés de la manière la plus raisonnable qui soit. Sensibilité et raison, ces deux côtés de l'artiste sont ainsi, nous l'espérons, illustrés dans ce *Cahier*.

Nous avons ajouté un «Conte de Noël», paru également dans *Le Courrier de Bayonne*, et qui nous semblait trouver tout naturellement sa place à proximité du texte de Pierrette Micheloud. Enfin, pour ne pas oublier la littérature, une belle page de consacrée à la guerre complète ce *Cahier* 8.

Catherine DUBUIS



«TANDIS QUE DES MORTELS, LA MULTITUDE VILE...<sup>1</sup>»

«Frilute, le peureux», «Tananbrouze, celle qu'on évite», «Anglumer, le conspirateur», et tant d'autres encore, vous, personnages surgis de fulgurantes visions! *Ville* où tous les masques sont représentés! Résurgence, peut-être, de la légendaire ville d'Ys, engloutie au fond de l'eau, comme l'avant-premier matin au fond de l'oubli. Vous n'êtes ni chimères, ni divagations de l'esprit, telles que l'entend le mot «hallucination», prononcé à votre sujet par des hommes de science.

Rassurez-vous! ne le fut jamais par Marguerite Burnat-Provins. Vous évoquant, elle parle de «figures», de «visions», ou de «tableaux». Elle n'est pas non plus une «malade», comme le pensait le peintre Jean Dubuffet<sup>2</sup>. Marguerite est une artiste, un poète. Sa sensibilité à fleur d'âme intercepte les vibrations des présences invisibles dont foisonne la nature. Pour elle, un arbre n'est pas seulement un arbre, il est une entité qui lui transmet un message. Quelques-uns de vos visages ont même la forme de fleurs qu'elle a dessinées: celui, par exemple, de «Tomagine, écumante et possédée» rappelle sa plante d'«Euphorbe<sup>3</sup>»; sa «Fleur sauvage<sup>4</sup>», à piquants, pourrait être le double d'«Ilmena, rancunière»... Et vous le savez,

<sup>1</sup>Charles Baudelaire, «Recueillement», in *Les Fleurs du Mal*.

<sup>2</sup>Voir lettre du 17 octobre 1945, in G. de Morsier, *Art et Hallucination*, La Baconnière, 1969.

<sup>3</sup>Planche 75,3, in Bernard Wyder, *Marguerite Burnat-Provins*, Catalogue de l'exposition du Manoir de Martigny, 1980, p.26.

<sup>4</sup>*Ibid.*, planche 75,2.

n'est-ce pas, que votre apparence reflète ce qui est au-dedans? Toi, la première, «Piglouche, la bossue», enlaidie par le poison que tes pensées secrètent. Toi aussi, «Jarille, le mauvais voisin». Mais cela vous est égal, vous avez soumis l'oiseau migrateur à la pierre.

Une *ville*, un monde peuplé dans sa majeure partie de personnages inquiétants. Marguerite insiste sur cet aspect dans une lettre au docteur Osty, dont l'interprétation qu'il a donnée de ses hallucinations ne lui plaît guère: «Comme genre, facture, aspect, cette production n'a aucun rapport avec mes autres travaux de peintre et de décorateur. Je serais incapable, pour une fortune, de dessiner une seule tête de cette sorte sur commande. En général, ces figures sont laides, voire hideuses. Les belles ou supportables sont rares et tout ce qu'elles représentent est à l'opposé de l'orientation de mon esprit qui n'a jamais cherché que beauté et harmonie<sup>5</sup>».

*Beauté et harmonie* sont le fait du poète qui transmue en fraternelle réconciliation les séismes intérieurs de la personne: une cancérienne marquée par une lune au visage d'Hécate. Cette énergie chthonienne tient un rôle important dans l'Hadès.

N'est-ce pas, en effet, de l'Hadès, ce lieu de la conscience où s'affrontent les forces de vie et de mort, que l'on est censé prendre son envol à la conquête de la vie? Mais les clefs peuvent tout aussi bien servir à fermer qu'à ouvrir. Celles entre autres qui, tel un collier fatal, enserrant le cou de cette femme au regard oblique, incarnant «La

<sup>5</sup>G. de Morsier, *op.cit.*, p.24.



Méfiance». Que trouverait-elle de l'autre côté? N'est-ce pas plus rassurant de s'ancrer à l'illusion et d'y cultiver le jardin de son «moi haïssable<sup>6</sup>»? Epineuses, les fleurs de ce jardin, âcres ses fruits.

Entre la personne et le poète, entre le fond du cœur et l'œuvre, il y a souvent un abîme. Ce *fond du cœur* est représenté par un serpent qui, de boucle en boucle de son corps reptilien, emprisonne quatre visages d'une destinée captive. Egaleme nt la proie d'un serpent, «Matruge, la dévorée», mère parcimonieuse des semailles du cœur.

«Tuliche, l'imbécile», «Braline, celui qui sait tout».... Des noms tout aussi involontaires que vos naissances sous le crayon ou le pinceau de Marguerite. Dans une lettre du 19 mars 1939<sup>7</sup>, elle confiait à Georges de Morsier qu'elle avait commencé de les entendre le 2 août 1914, alors que la première vision eut lieu seulement le 19 octobre...

C'était toi, «Cingola», attisant tes désirs de «mauvaise fée».

Pour la plupart inconnus, vos noms correspondent magiquement à vos caractères: «Etruge, la soupçonneuse» ne peut nier un air de famille avec la stryge, tandis qu'«Arcasse, le jaloux» se débat dans sa fourmilière d'envie et d'amour-propre... Soudain, une voix venue d'ailleurs perce les strates de votre place

publique: c'est «Tamoré, l'ange triste», exilé de la lumière.

Quelle arrogance, «Poutique, première maquerelle»! Toutes les profanations de la nature déferlent sur ton sourire édenté, avec leurs chocs en retour. La prophétie du monde à l'envers s'est réalisée: on ne transforme plus le plomb en or, mais de la vieille carne en farine, pour nourrir les herbivores, comme tu te nourris de la luxure d'autrui...

«Varimouche, le congestionné», «Muche, la cachottière», «Lap, le pique-assiette», combien êtes-vous à vous côtoyer dans la rumeur opaque de votre ville, sous les ailes de la mort ?

Venir à votre rencontre, n'est-ce pas en même temps mesurer notre propre éloignement de l'être?

Pierrette MICHELOUD

<sup>6</sup>Blaise Pascal, in *Pensées*, VII/75.

<sup>7</sup>G. de Morsier, *op.cit.*, p.14.



Frilute le peureux  
Bayonne, 14 mai 1915

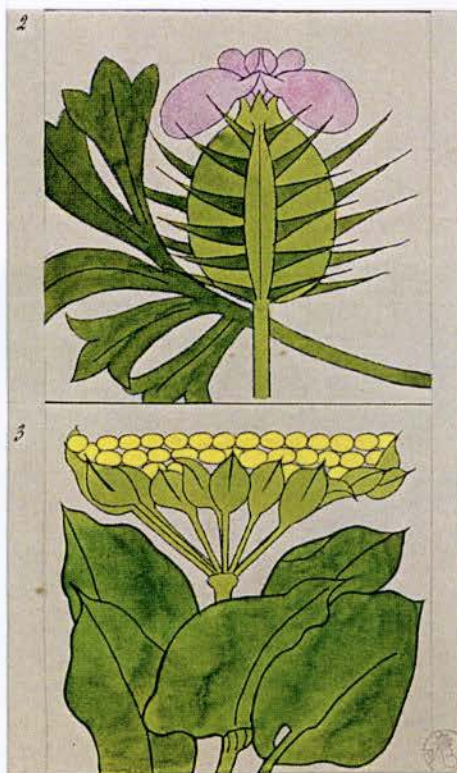


Tananbrouze, celle qu'on évite  
Une outre remplie de vices.  
Luchon, 23 juillet 1920





Fleur sauvage ,  
Euphorbe



Ilmena, rancunière  
St-Jacques de Grasse, 12 août 1950



Tomagine  
Ecumante, est possédée. Elle bave,  
on l'entend crier, tout à l'heure elle  
se coupera la langue avec les dents.  
Non moins possédés qu'elle sont des  
êtres d'apparence équilibrée dont  
les traits sont à leur place et l'âme  
dans un monde hideux. Le démon qui  
sortirait de Tomagine serait sans  
doute moins terrible que celui qu'ils  
abritent.  
Passy, 11 décembre 1918



Le fond du coeur  
vers 1927

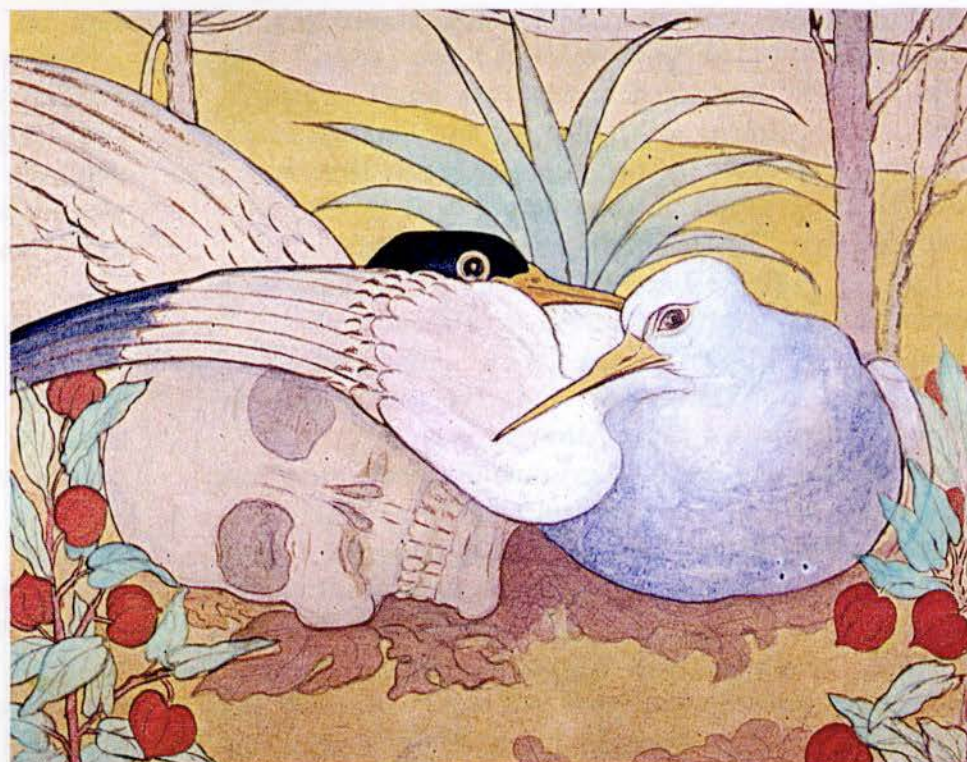


Matruge la Dévorée  
Rongée par une peine qui ne l'a  
menée ni au couvent ni à la mort,  
mais au point d'immobilité où l'on  
se laisse dévorer.  
Montreuil-Bellay, 26 avril 1918





La mort couvée





## CONTE DE NOEL

C'était, dans une tranchée, vingt Allemands gorgés d'alcool qui dormaient la nuit du vingt-cinq décembre. De leur mauvais sommeil d'ivrognes, il ne s'élevait aucun rêve. Tout à coup, cependant, ils eurent ensemble un singulier frisson. Ce n'était pas la fièvre et ce n'était pas le canon mais, se soulevant sur les coudes, de tous leurs yeux ils regardèrent venir à eux les petits enfants... les petits enfants de Perwyse et de Termonde, de Roulers et de Ramscapelle, de tant de villes et de villages, tous ceux qu'ils avaient tués. Et, par une divination étrange, ils les reconnurent et se demandèrent s'ils n'avaient pas massacré ces innocents chez leurs amis, chez leurs parents.

La bonté divine avait fermé les plaies des fins visages, les plaies des corps délicats maintenant reposés: ils étaient tout blancs, si beaux, si purs, mais plus terribles pour les misérables qu'une colonne d'assaillants. A leurs ceintures, quelques-uns portaient deux petites mains rouges qui pendaient.

Les Allemands dégrisés se prosternèrent, courbés par la panique et l'un des revenants parla. Il disait:

«C'est Noël, c'est la fête des petits. Cette année, nous n'aurions pas pu mettre nos sabots dans la cheminée, car vous avez tout détruit. Mais Dieu nous a pris et nous venons par pitié vous demander: Pourquoi êtes-vous si méchants? N'y a-t-il donc jamais, dans votre triste Allemagne, un temps où l'on est bon, a-t-on une mère chez vous?»

Et les barbares écoutaient la voix très douce appelant en eux l'être qu'ils ne connaissaient pas.

En un brouillard leur apparaissaient, vacillantes, les bougies de l'arbre vert là-bas, dans la Souabe et le Wurtemberg, ils entendaient le chant... et puis tout s'effaçait sous un voile empourpré et le vent des forêts natales venait siffler à leurs oreilles: assassins.

Mais un autre enfant, le plus grand de tous s'avança. Dans ses bras il tenait un nouveau-né entouré d'une auréole qui fit resplendir la nuit. Alors les soldats comprirent que Jésus était parmi eux.

Et le Tout-Petit, venu de Bethléem parla, lui aussi.

«Jetez vos armes, ordonnait-il, repentez-vous et je vous ouvrirai la maison de mon Père.»

Les bandits se dépouillèrent et l'un demanda:

Seigneur, nous permettras-tu d'emmener aussi nos camarades qui sont couchés là?

Et Jésus le permit. Mais les officiers demeurèrent, car pour l'orgueil endurci il n'est point de miséricorde.

Il s'en trouva mille qui se levèrent et s'en furent, sous l'œil pacifique de la lune qui regarde plus loin que les ruines, plus loin que les plaines flamandes, dans l'infini.

A leur passage, les clochers fantômes se redressèrent et l'on entendit les cloches belges de Louvain, d'Ypres et de Malines, et, tout au loin, les

cloches françaises de Soissons, de Reims et d'Arras qui saluaient cette rédemption.

A l'aube, quand les chefs s'éveillèrent, rien ne leur répondit dans les tranchées vides.

Et cependant, les Français n'étaient pas venus, leurs hommes n'étaient pas partis puisque, sur la neige intacte, il n'y avait aucun pas, il n'y avait point de sang.

Marguerite BURNAT-PROVINS

25 décembre 1914



## TANANBROUZE ET DARK VADOR, MEME COMBAT?

De manière qui paraîtra peut-être, de prime abord, un peu légère, l'observation renouvelée des personnages de *Ma Ville* m'a aussitôt fait penser à la saga cinématographique de *La Guerre des étoiles*, de Georges Lukas. Dans cette légende intemporelle intergalactique se condense tout un univers imaginaire qui est celui des contes et légendes européens revus par les Américains. La psychologie des profondeurs aidant, on sait combien ces contes et légendes, avec leurs symboles récurrents, permettent de structurer la psyché et s'articulent généralement autour de l'idée d'une quête initiatique à mener à son terme, à travers toutes sortes de dangers. Il en va ainsi dans *La Guerre des étoiles* qui, d'une manière superficielle mais significative de la persistance des images intérieures qui lui sont liées, revisite ce fond commun légendaire inscrit dans l'inconscient collectif.

Dans cette saga en trois volets apparaissent des personnages dont les noms ne sont pas sans correspondances avec ceux que Marguerite Burnat-Provins a donnés aux personnages de *Ma Ville* – ou qu'elle a reçus d'eux lors de processus mentaux qu'on a qualifiés d'hallucinatoires. Dans *La Guerre des étoiles*, le héros, appartenant à l'ordre des chevaliers Jedi, s'appelle Luke Skywalker (marcheur du ciel), qui fait penser à Jean des Nues, l'un des personnages de Marguerite Burnat-Provins. Son maître se nomme Obi Wan Kenobi, alias Ben Kenobi, son comparse Han Solo, dont le nom évoque celui de Han Gao, autre créature de l'artiste

valaisanne. Sans oublier la princesse Leia Organa et le chevalier maudit, Dark Vador (Vador le Noir ou le Ténébreux). Et de Tananbrouze, nom dans lequel on peut deviner le mot «thanatos», la mort, à Vador le Noir, créatures vicieuses et inquiétantes, se dessine une logique, d'abord onomastique, qui est celle de la pensée fantastique.

On constate en effet dans la formation des noms des personnages dessinés par Marguerite Burnat-Provins un même type d'inspiration, une réappropriation personnelle des mythes et des légendes, de leur monde magique; magie et féerie que traduisent des noms mystérieux. Cette création de noms composites, qui emprunte aux anciennes sagas celtiques, germaniques, scandinaves et plus lointaines encore, se retrouve dans toute la littérature fantastique jusqu'à la bande dessinée contemporaine (chez Moebius, par exemple).

On songe aussitôt, en regardant les dessins de Marguerite Burnat-Provins, à Tolkien, entre autres, et son célèbre *Seigneur des anneaux*. Littérature fantastique dont les inventions, rites et intentions plus ou moins ésotériques, perdurent aujourd'hui à travers les jeux de rôles ainsi que les jeux vidéo. Chez Tolkien, les noms de certains personnages imaginaires (dans *Bilbo le Hobbit*, 1937) font irrésistiblement penser à ceux des créatures de l'artiste: le roi Bladorthin, Gandalf, Barde l'Archer, Bombur. Et l'on sait que la pensée de Marguerite Burnat-Provins cultivait une dimension ésotérique qui apparaît dans son roman, *La Cordalca*, également un nom à consonance «exotico-



magique», dans la droite ligne de ceux qui fleurissent dans les ouvrages fantastiques.

On peut également, d'un peu plus loin, évoquer le genre, plus «musclé», nommé «heroic fantasy», auquel appartiennent Conan le Barbare et d'autres héros issus de remués de Germains des plus fantaisistes. L'«heroic fantasy» et les genres apparentés jouent d'une sorte de fantastique intemporel – ou pluritemporel, mélangeant les références culturelles, leur action se situant en général dans des «temps reculés» inidentifiables. Et l'on constatera qu'à leur manière, les personnages du «théâtre intérieur» de Marguerite Burnat-Provins sont également intemporels, que ni leurs noms ni leurs attributs, quand ils en possèdent, ne les rattachent à une époque ou à une ethnie repérables.

Il semble évident que les personnages de *Ma Ville* appartiennent à ce que l'on appelle le pays de Féerie. Dans *Les Fées*, ouvrage de Brian Froud et Alan Lee, les auteurs écrivent: «Le pays de Féerie peut apparaître n'importe où par surprise, dans tout son éclat, ou disparaître tout aussi vite. Ses frontières nous entourent, faites de crépuscule et de brume, de chimères et de lueurs, et elles peuvent se retirer comme la marée pour dévoiler Féerie avant de revenir la dissimuler à nouveau [...] Les modes de vie [de ses habitants] diffèrent considérablement suivant les espèces, depuis les familles resserrées sur elles-mêmes, les communautés organisées hiérarchiquement jusqu'aux esprits indépendants et

solitaires<sup>1</sup>». Et l'on remarque que, dans cette logique du monde féerique, *Ma Ville* constitue effectivement une famille resserrée sur elle-même. Quant à l'apparition soudaine, «n'importe où par surprise», du monde féerique, elle ramène aussitôt à l'expérience fulgurante de Marguerite Burnat-Provins, quand elle entendit le tocsin annoncer le début de la Première Guerre mondiale. Et l'on peut penser que, face à l'une des expressions les plus terrifiantes de la réalité (la guerre), l'esprit de Marguerite Burnat-Provins a trouvé à l'instant même l'ultime recours pour lui échapper: l'immersion dans le fantastique, vécue par elle comme le surgissement du pays de Féerie dont parlent les auteurs ci-dessus.

Selon le point de vue, qui me semble des plus convaincants, de Monique Laederach, il apparaît que, pour Marguerite Burnat-Provins, «la frontière entre le réel et l'imaginaire n'est jamais très clairement tracée. D'emblée, toujours, elle transmute le réel; elle le hausse à des hauteurs qui correspondent mieux à son besoin d'être perçue elle-même dans l'extraordinaire<sup>2</sup>». Et plus loin: « Avec le tocsin de 1914, la réalité la rattrape et s'impose à elle malgré toutes ses défenses; du moins, malgré toutes les défenses qu'elle a déjà mises en place. Car avec cette nouvelle violence, elles vont se faire abruptement infranchissables. Comment ne pas s'étonner, tout de même, de ne trouver, dans ses livres,

<sup>1</sup> *Les Fées*, récits et illustrations de Brian Froud et Alan Lee, Albin Michel, 1978.

<sup>2</sup> *Le Livre pour toi*, Marguerite Burnat-Provins, postface de Monique Laederach, Bibliothèque romande, 1971, p.148.



aucune allusion aux événements? Et ce n'est pas seulement qu'ils formeraient la trame implicite de sa vie: tout se passe comme s'il n'y avait pas d'Histoire<sup>3</sup>. Et c'est ainsi qu'à l'Histoire objective niée se substitue, avec les personnages de *Ma Ville*, une histoire subjective qui est pourtant, avec ses figures parfois angoissées et angoissantes, comme un reflet de la réalité extérieure reconduit dans le monde de l'enfance et traduit sur un mode fantastique, irréel.

Au vu des ressemblances sémantiques entre les noms des personnages de Marguerite Burnat-Provins et ceux de la littérature fantastique, il semble qu'on puisse rattacher le monde intérieur de *Ma Ville* à l'arrière-plan légendaire qui n'a cessé d'alimenter l'œuvre des écrivains de fictions mythologiques revisités, écrivains relayés désormais par certains réalisateurs de cinéma. Arrière-plan qui doit beaucoup, en particulier chez nous, au substrat celtique tel qu'il se manifeste à travers les légendes bretonnes et irlandaises et qui, venant se mêler à la pensée médiévale, a marqué la pensée des peuples européens.

Il devait y avoir, chez l'artiste à la sensibilité extrême, à la perméabilité psychique rare, une persistance plus présente que chez d'autres personnes – comme un courant souterrain – de données légendaires, dont celles rattachées à ce qu'il est convenu d'appeler le «petit

monde», à savoir le monde des elfes, des fées, des gnomes, voire des génies, ces personnages malicieux et/ou mal intentionnés, imprévisibles et à l'apparence souvent changeante. Le lien très étroit, et quasi symbiotique, entre Marguerite Burnat-Provins et la nature pourrait sinon expliquer, du moins laisser entrevoir une ouverture particulière à ce monde invisible, singulièrement lié à l'espace de la forêt et dont les légendes européennes font abondamment état.

On retrouve par ailleurs chez elle une inspiration voisine de celle des peintres symbolistes anglais, notamment, qui ont abondamment puisé dans le réservoir de ce qu'on a appelé, faute de connaissances plus approfondies de traditions mal connues, le merveilleux celtique. Une part de ce merveilleux – également empreint de magie, dont la haute figure demeure celle de Merlin l'Enchanteur – est présente dans le grand cycle de la quête du Graal, que le moyen âge a relu à la lumière du christianisme, orientant l'extraordinaire celtique vers la mystique chrétienne, transfigurant ainsi la propension de l'esprit humain au fantastique et à ses créations composites, comme les hommes-animaux que l'on retrouve aussi, quelquefois, dans les dessins de l'artiste. Car le recours au fantastique seul – qui est de l'ordre de l'imaginaire – ne saurait combler les aspirations de la nature humaine et la refléter tout entière, comme on le voit dans les dessins de Marguerite Burnat-Provins. Ces visages ectoplasmiques restent enclos en eux-mêmes, têtes sans corps, ou au corps incomplet, fragments d'une psyché sans unité profonde, visages qui n'en finissent pas de chercher le corps qui

<sup>3</sup>*Ibid.*, p.158-159. Il semble qu'on doive ajouter à cette remarque que Marguerite Burnat-Provins n'a pas totalement ignoré les développements de la guerre, puisqu'elle a écrit des articles liés à la situation internationale.



leur fait défaut. Et c'est bien le corps (en l'occurrence le corps du Christ, présent par son sang) qui est, dans le cycle littéraire du Saint Graal, l'image première – l'icône – fondant la quête, au plan physique comme au plan métaphysique.

Il est néanmoins intéressant de constater encore une fois des ressemblances plus ou moins accusées entre les noms des personnages de Marguerite Burnat-Provins et ceux de certains protagonistes de la quête du Saint Graal. Il suffit de se souvenir de Lancelot, de Morgane, de Gauvain, d'Uther Pendragon, de Guenièvre et de bien d'autres. Le chevalier d'Angredent, dessiné par Marguerite Burnat-Provins, et réunissant toutes les qualités que l'on prête notamment au chevalier parfait Galaad, s'inscrit manifestement dans un univers apparenté. Autre lien avec la pensée et l'art symbolistes, certains dessins font songer, dans leur inspiration et à travers leurs «obsessions», à certaines œuvres du peintre et graveur français Odilon Redon. Il y a, en particulier, une parenté assez frappante entre «La Tête qui se balance» et «L'Œil» de Redon. Une autre parenté existe avec l'œuvre du peintre symboliste belge Fernand Khnopff.

Quelles connaissances Marguerite Burnat-Provins avait-elle de ces univers légendaires que l'on a évoqués? Ces histoires fabuleuses avaient-elles bercé son enfance, ou l'artiste a-t-elle été, comme à son corps défendant, sans pouvoir les rattacher à une matière connue, traversée par des images multiples appartenant au corpus des légendes qui constituent une part importante de l'héritage celtico-médiéval? Quelles connaissances,

également, aurait-elle pu avoir de l'œuvre des peintres symbolistes anglais, dont la tendance «décorative» offre des similitudes avec son propre art?

A l'annonce d'une tragédie internationale à venir, quelque chose en elle s'est brusquement éveillé. A l'évidence, à l'énoncé de leurs noms fantasmagoriques, ces êtres venus d'ailleurs ne sont ni des défunts, ni des êtres vivants dont elle aurait eu, médiumniquement, connaissance, encore moins des êtres spirituels. Ils appartiennent donc à un autre monde, et la coïncidence de leurs types et de leurs noms avec ceux de la littérature fantastique les situe dans ce qui a été appelé le pays de Féerie, qui a sa logique propre. Cette logique apparaît dans la nature même des noms de certaines créatures qui sont, à une ou plusieurs lettres près, le reflet de leur état intérieur ou de leur fonction; ainsi «Tamoré, l'ange triste», dont le nom fait penser à «timoré», «Magoster, le savant», qui vient directement de «magister», «Lap, le pique-assiette», qui lape les plats, «Frilute, le peureux», qui fait penser à «frileux», «Asclibour» dont le nom évoque étrangement, mais sans lien direct, «Excalibur», l'épée du roi Arthur, «Anthon» faisant songer à l'athanor, le vase des alchimistes. Une analyse linguistique comparée plus poussée avec les noms inventés de la littérature fantastique fournirait peut-être d'intéressants éclairages en la matière.

L'autre piste, aucune des deux n'excluant l'autre d'ailleurs, puisque les légendes en offrent maints exemples, est le surgissement de types, pour ne pas parler d'archétypes, figurant divers états possibles de la psyché



humaine, des personnifications de vices et de vertus demandant à être reconnus de l'artiste comme de chacun d'entre nous sous peine de tomber, par méconnaissance de leur puissance en nous, sous leur domination. Dans ce sens, l'expression, l'expulsion même – normalement douloureuse – de leur image comme potentialités de l'être humain aura peut-être offert à l'artiste l'occasion d'une sorte de catharsis, de libération. Et de libération d'autant plus nécessaire à une époque où la guerre permettait précisément à ces forces obscures d'œuvrer ouvertement. On est d'ailleurs frappé de voir que la plupart de ces personnages sont des entités misérables, entravées, désespérées, cruelles, voire vicieuses.

Là encore, l'analyse de Monique Laederach semble des plus pertinentes: ces dessins, écrit-elle, «traduisent très précisément des phantasmes, des angoisses, des pulsions émotives profondes à travers des réminiscences inconscientes – aussi bien visuelles qu'auditives ou picturales. Cependant, si Marguerite parle quelquefois de la «Ville» dans ses livres, il semble que ses visions n'aient pas eu d'incidence sur sa production verbale. Cette différenciation est d'autant plus intéressante qu'il pourrait y avoir eu, à la base, une sorte de choix dans les moyens. A-t-il été conscient? "Mon mal, je le crierai, dit Marguerite; mes cauchemars, je les peindrai." Il apparaît nettement que la parole est l'expression médiate, et la peinture l'expression immédiate. Jamais, elle n'a tenté de décrire ses visions, sinon après qu'elle avait peint; et si elle se sentait "forcée" de peindre – du "dessin automatique", dit G. de Morsier – elle ne pratiqua jamais l'écriture automatique, sauf en ce premier jour de ses

visions, où elle nota les noms de ses futurs personnages. Ces visions ne furent évidemment pas dues à un dérèglement subit. Sa passion pour Sylvius [Paul de Kalbermatten] l'avait déséquilibrée. Pour lui obéir, elle avait rompu des structures qui contraignaient peut-être sa nature mais qui lui assuraient aussi cette stabilité qu'elle ne trouvait pas seule. Quand leur amour lui paraît un échec, loin de reconnaître enfin la réalité, elle la repousse, se réfugie plus loin encore dans l'imaginaire<sup>4</sup>».

Cette propension de Marguerite Burnat-Provins à substituer l'imaginaire au réel, ou à tirer la réalité vers l'imaginaire, pourrait expliquer à elle seule le surgissement du pays de Féerie, qui correspond, comme toute la littérature fantastique le montre, à un désir et un besoin quasi démiurgiques de créer un monde parallèle. Ce monde parallèle dans lequel aiment à s'attarder certains adolescents, essayant de repousser le plus longtemps possible la confrontation avec le monde réel. Les jeux de rôles en sont, aujourd'hui, l'une des manifestations, et ils ne sont pas sans danger, puisqu'à s'identifier toujours davantage à des personnages imaginaires, certains y ont perdu la vie...

De plus, le fait même que Marguerite Burnat-Provins ait donné à Paul de Kalbermatten le nom de Sylvius, l'apparentant ainsi au monde de la forêt, des elfes, des sylphes, appartient au même état d'esprit qui a permis l'émergence des créatures de *Ma Ville*. Il permet bien de

---

<sup>4</sup>*Ibid.*, p.157-158.



voir, chez elle, ce désir récurrent de faire coïncider réalité et imaginaire. En l'occurrence, il s'agissait de donner à leur amour une dimension qui devienne légendaire, voire mythique. Entrant dans le monde de la féerie, la passion amoureuse devait acquérir ainsi une forme d'immortalité. On sait que cette tentative, refusant les contraintes de la réalité et les limites humaines, a échoué, conduisant l'artiste à une solitude toujours plus grande. Cette tentative de transmuter l'amour humain en légende est de nature romantique, dans la mesure où il est dans l'esprit du Romantisme de préférer l'imaginaire au réel, et ce jusqu'à désirer la mort plutôt que la perte des illusions. Cet appel à la mort, qui fixerait à jamais l'amour dans sa passion flamboyante, est présent dans *Le Livre pour toi*. L'amour y est exaltation, désir de fusion, extase que l'écriture prolonge, offrant toutes les caractéristiques de l'amour adolescent, qui aime davantage l'idée de l'amour que sa réalité au quotidien.

Sur fond d'écriture dévoilant une nature exaltée, parfois à l'extrême, l'on peut voir les dessins de *Ma Ville* comme l'expression d'une sorte de régression psychologique brusque, remontant au-delà encore de l'adolescence, jusque dans le monde imaginaire de l'enfance, et d'une enfance à juste titre effrayée par le monde et sa violence, une violence non moins brusquement manifestée, incontrôlable. Et, à l'incontrôlable extérieur, répond l'incontrôlable intérieur, plus supportable bien qu'étrange, et qui au moins peut prendre forme à travers le dessin, offrir une occasion de soulagement des tensions, une action

possible venant contrer l'impuissance face aux événements. Et l'on sait assez que les enfants, quand ils sont aux prises avec la peur – celle du noir, par exemple – lui donnent une forme, généralement fantastique (sorcière, animal fabuleux), précisément issue de l'inconscient collectif, leur permettant d'exorciser leur crainte. Il y a donc probablement eu, dans ce besoin compulsif de dessiner les créatures de *Ma Ville*, une forme d'exorcisme et d'autothérapie bienvenus, puisqu'elle a réussi à préserver, chez l'artiste, un relatif équilibre psychique.

C'est peut-être ici s'avancer un peu loin que d'évoquer les Pères du désert, fins connaisseurs de l'âme humaine, mais il se pourrait – toute prudence gardée – que Marguerite Burnat-Provins ait, à sa manière d'artiste et sans en être vraiment consciente, vécu ce que les spirituels appellent la lutte contre les pensées. Ces pensées peuvent prendre un visage en fonction de la puissance imaginative de la personne concernée. Et ce d'autant plus que cette personne est une artiste figurative portée au symbolisme, déjà disposée à accueillir, voire à solliciter un genre de phénomène auquel la pratique de son art l'a habituée. En objectivant ces pensées, en souffrant de leur manifestation jusqu'à son « évacuation » à travers le dessin, en donnant un visage à l'esprit d'avarice, de méchanceté, de possession, de mensonge, d'orgueil et de bien d'autres, peut-être Marguerite Burnat-Provins les a-t-elle privées d'une force de destruction dont elle aurait pu être la victime.



En effet, dans toutes les traditions spirituelles, et jusque dans le christianisme auquel fait penser parfois le style «primitiviste» de l'artiste, les démons, souvent sinon toujours, ne peuvent être dépossédés de leur puissance d'enchaînement, d'obsession, qu'en étant appelés à se montrer et, parfois, à donner leur nom. On se souvient de cet épisode biblique où le Christ, avant de le délivrer, demande à un possédé quel est le nom de celui qui l'habite, le possédé répondant: «Mon nom est Légion».

La «Ville» de l'artiste peut donc se comprendre comme une vaste et longue entreprise de dépossession des légions qui habitent tout cœur humain et auxquelles il consent ou ne consent pas, ou consent sans même savoir qu'elles existent. Circonscrits dans une ville, policés, cernés par le trait du dessin qui les définit et les enferme – les empêchant de déborder –, du moins les personnages sont-ils désormais dans un lieu précis quoique imaginaire, et non à battre la campagne, comme on dit de l'imagination quand elle s'emballe. Là encore, on peut se demander, avec Monique Laederach, si l'artiste a pu en être consciente ou si ces processus d'objectivation de pensées et de fantasmes ont été vécus, voire subis, hors de toute «grille de lecture» liée à une tradition spirituelle notamment.

Il est intéressant que Marguerite Burnat-Provins ait situé ces personnages imaginaires dans une ville. La ville étant le symbole de la civilisation, de l'œuvre qui concentre les activités humaines, l'on peut également se hasarder à penser que les entités qui ont «tourmenté» l'artiste y ont trouvé un lieu apte à domestiquer leur

sauvagerie menaçante. Que la ville soit imaginaire n'y change rien. Elle reste, dans l'idéal du moins, lieu de culture et de partage, équilibre entre les diverses activités de l'homme. Le Château de Camelot, dans le cycle arthurien du Graal, est certes un château imaginaire ou symbolique; il n'en est pas moins, en Occident, l'image par excellence d'un sommet de la civilisation chevaleresque jamais atteint jusque-là, une sorte d'Age d'or dont les hommes gardent la nostalgie.

Une image encore laisse à penser que l'hypothèse d'une réactivation de l'esprit des contes et légendes chez Marguerite Burnat-Provins est plausible, c'est celle de Cingola, «cornue comme une bête féroce avec l'œil énorme qui voit de loin ce qui peut être détruit et la dent unique la plus lacérante<sup>5</sup>». Cingola, la première des créatures à lui être apparue, entraînant avec elle le cortège des autres, présente bien évidemment la plupart des traits du Dragon qui, dans les mythologies, et jusque dans le livre de l'Apocalypse, doit être détruit pour que soit restauré l'ordre de l'univers. Il est à remarquer par ailleurs que, dans l'Apocalypse, le triomphe final de Dieu se manifeste par le don d'une ville aux hommes, la Jérusalem céleste. Le thème de la ville apparaît donc également comme un lieu de l'habitation divine au milieu des hommes, un lieu de concentration humaine dans la paix et non plus dans l'affrontement. La «Ville» de Marguerite Burnat-Provins serait-elle le lieu pacificateur où elle a pu circonscrire ses propres

<sup>5</sup>Bernard Wyder, *Marguerite Burnat-Provins*, Catalogue de l'exposition du Manoir de Martigny, 1980, p.51.



«démons» – et partant ceux qui agitent et troublent l'humanité résumée en chaque être? «Démons» resurgis à l'occasion de la guerre et du choc qu'elle a provoqué dans une âme hypersensible comme la sienne. On voit donc que *Ma Ville* reconduit, de manière spontanée, toutes sortes d'images plus ou moins symboliques, comme si l'inconscient collectif et l'inconscient personnel trouvaient à se libérer de contradictions internes trop grandes pour l'esprit de l'artiste, livrant un «matériel» psychique emprunté à différentes sources, formant un fleuve impétueux, mais que l'activité artistique parvient à endiguer et à canaliser.

A cela s'ajoute une réalité souvent mise en évidence dans les analyses de l'œuvre de l'artiste, qui est la maternité impossible, douloureusement vécue, et dont la création artistique a pris le relais. Il semble évident que la ville, avec son aspect maternel, protecteur, nourricier, se présente comme une nouvelle matrice. Une matrice cette fois féconde, et même d'une fécondité multipliée, où vivent des enfants imaginaires.

Reste que le plus étrange, encore une fois, est l'apparition systématique de visages, le plus souvent détachés du corps, la nature des personnages étant tout entière résumée dans leur face. Ces créatures se présentent le plus souvent de manière frontale, un peu dans le style des icônes, mais sans aucune analogie possible puisque, dans les icônes, le visage n'existe jamais indépendamment du corps. Et c'est d'ailleurs bien parce qu'elles flottent que certaines de ces têtes sont parfois si angoissantes. On pense, en les regardant, aux portraits

funéraires du Fayoum – en moins réaliste – et le cortège de ces créatures offre effectivement quelque chose de funèbre. On peut aussi poser l'hypothèse que ces têtes montrent, leur présence pouvant avoir valeur d'«autodiagnostic», que le drame intime de l'artiste réside bien dans une suractivité mentale. Il est plus que probable également, comme d'aucuns l'ont écrit, que le mauvais état de santé à peu près chronique de Marguerite Burnat-Provins ait exacerbé une imagination au naturel très vive, portée aux excès, où les sentiments prédominaient. Cette imagination se sera encore enfiévrée à l'occasion de chocs extérieurs majeurs comme l'annonce de la Première Guerre mondiale, jusqu'à provoquer des phénomènes d'apparence paranormale, des états seconds correspondant à un désir d'évasion loin du réel, qui du moins auront été artistiquement féconds, et qui auront gardé l'artiste de troubles plus graves encore.

Pour revenir une dernière fois à l'esprit du fantastique, de la féerie qui imprègne les dessins de *Ma Ville*, on constate, chez nombre d'écrivains de la littérature fantastique, dont Edgar Poe et Lovecraft, une imagination ayant la même tendance à être survoltée, «déconnectée» du réel, et portée à une vision tour à tour exaltée et morbide de l'existence. Marguerite Burnat-Provins appartient donc bien à cette famille que l'on pourrait qualifier de romantique ou post-romantique. «Toute ma vie, ma sensibilité a été en émoi. Exaspérée déjà dès l'enfance<sup>6</sup>» Ces quelques mots, parfaitement lucides,

---

<sup>6</sup>*Ibid.*, p.10.



expliquent sans doute assez que des états intérieurs aient pu projeter l'artiste, comme bien d'autres, aux frontières du fantastique.

Dominique VOLLIARD



## MARGUERITE BURNAT-PROVINS ET LA GUERRE

«Avec le tocsin de 1914, la réalité la rattrape et s'impose à elle malgré toutes ses défenses; du moins, malgré toutes les défenses qu'elle a déjà mises en place. Car avec cette nouvelle violence, elles vont se faire plus abruptement infranchissables. Comment ne pas s'étonner, tout de même, de ne trouver, dans ses livres, aucune allusion aux événements? Et ce n'est pas seulement qu'ils formeraient la trame implicite de sa vie: tout se passe comme s'il n'y avait pas d'Histoire. Ainsi, dans *Vous*, qui est une suite de lettres à un ami absent – peut-être au front? ou bien est-ce Paul? – elle ne parle que d'elle, de sa solitude, de l'amour disparu; parfois de son travail et de ses rêves, qui, pour être du présent, n'en sont pas moins coupés absolument des contingences<sup>1</sup>.»

Ces propos tirés de l'excellente postface de Monique Laederach, premier essai moderne d'importance sur Marguerite Burnat-Provins, et repris par Dominique Vollichard ici-même, doivent être nuancés. En effet, des recherches récentes ont mis au jour une soixantaine d'articles (l'artiste en mentionne une centaine dans sa correspondance) parus dans *Le Courrier de Bayonne* entre 1914 et 1915 et signés Marguerite Burnat-Provins. J'ai choisi d'en reproduire ici quelques-uns, parmi ceux qui me semblent les plus intéressants. Il faut signaler que l'écrivaine avait sa tribune au *Courrier*: elle paraissait la

plupart du temps en première page, ses articles étaient souvent très longs et toujours très attendus, et elle a été à de nombreuses reprises la cible de la censure. Il faut aussi tenter de se représenter l'esprit particulier qui régnait alors dans cette France en guerre, où rien n'était à négliger pour préserver ou restaurer la fibre patriotique. D'où le ton de certains des articles que vous allez lire.

C.D.

## GUERRE AUX MENTEURS

*[Contre le bourrage de crâne, petite leçon de culture helvétique...]*

On pourrait utilement proposer à la presse d'écrire en manchette: «Méfiez-vous des menteurs, n'écoutez rien.» Et le répéter tous les jours ne serait pas de trop. Bouchons nos oreilles aux sottises qui se répandent sans cesse. A part les communiqués officiels, par prudence et par dignité, accueillons les dires avec la plus grande circonspection. N'oublions pas qu'il y a encore parmi nous des Allemands qui, selon leur coutume, bavent le mensonge et la calomnie. Leur venin est partout dans le monde, que le monde se méfie. Ils ne veulent que le mal et sous la forme la plus sournoise. Je cite en exemple les erreurs suivantes, étant à même de les réfuter. Un ami, d'une entière bonne foi, me dit: «Les Suisses passent des vivres aux Allemands.» Pas possible! Je reçois les journaux suisses, j'ai sous les yeux le tableau des denrées alimentaires dont ce petit peuple dispose pour un temps

<sup>1</sup> *Le Livre pour toi*, Marguerite Burnat-Provins, postface de Monique Laederach, Bibliothèque romande, 1971, p.158-159.



limité, je puis garantir que pas un haricot suisse ne passera à l'Allemagne.

D'autre part, je relis des lignes où s'étale l'indignation pour les atrocités commises et qui expriment la plus ardente sympathie pour la France, correspondance privée venue de Bâle et du Valais, où se montre la sincérité la plus profonde.

Je sais que l'incendie de Louvain a glacé de stupeur ce peuple paisible et conservateur des traditions. Soyez tranquille, mon ami, lisez plutôt la Gazette de Lausanne.

Non, mon ami n'est pas tranquille, il sait quelque chose qui est mieux. Il me dit: Ah, décidément, on n'est pas content, les Suisses sont contre nous, ils appellent le «landsturm» et la «landwehr». Cette fois je ris de bon cœur, car mon mari est dans la «landwehr». Expliquons-nous.

Il faut savoir que la Suisse, limitrophe de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, parle trois langues. Ceci n'empêche pas que les Bâlois qui s'expriment en allemand et les Tessinois en italien, soient d'excellents Suisses. Dans leur langage fédéral et administratif, se trouvent forcément, par suite de circonstances spéciales, des expressions mélangées. Or «landsturm» et «landwehr» signifient deux corps d'armée suisses, pénétrés autant que les braves Belges du sentiment de l'honneur et qui eussent accueilli comme eux une invasion allemande dirigée contre nous. Une carte postale répandue là-bas est significative: elle représente le Kaiser s'adressant à un fils de Guillaume Tell: «Vous êtes cent mille bons tireurs, c'est bien, mais si j'envoyais deux cent mille Prussiens?» «Alors, Majesté, nous

tirerions chacun deux balles.» Et les balles suisses ne manquent pas le but.

Qu'on ne raconte pas de bêtises. Autant vaut assurer que Monsieur Poincaré envoie des bourriches à Guillaume et que la Belgique a joué la comédie. Méfions-nous, n'écoutons rien, ne croyons rien à la légère. Il y a partout des sots qui inventent. On disait, ici, de la façon la plus positive, il y a trois semaines, que deux cents Allemands prisonniers se trouvaient à Tarbes, on relatait leurs faits et gestes. Or, il n'y en a jamais eu un seul, peut-être en ce moment, s'y trouve-t-il quelques-uns de leurs blessés. Ce détail par lui-même n'a aucune importance, mais il démontre l'inconscience de ceux qui colportent des bruits erronés.

Attendons au moins huit jours, avant d'ajouter foi aux assertions biscornues, les Allemands au premier moment n'annonçaient-ils pas l'assassinat du Président de la République. Laissons les bourdes grossières aux mangeurs de choucroute.

Pour le reste, n'oublions pas que tous les espions allemands ne sont pas encore pris en France, que leur intérêt est d'y semer l'erreur, d'y fomentier des dissensions, de brouiller les cartes partout et toujours. On ne saurait trop surveiller, déjouer et coffrer les individus louches.

Faisons tous la police, traquons les suspects.

Marguerite BURNAT-PROVINS  
18 septembre 1914



## LE MASSACRE DES INNOCENTS

[Appel aux nations «civilisées», air connu...]

Depuis le début des hostilités, nous avons pu constater par des preuves horribles, que la guerre faite par les Allemands n'est pas une guerre, mais une agression à main armée, un banditisme éhonté. Nous combattons pour le salut de notre race, la logique veut que nous la conservions le plus possible.

Faire des dossiers pour en référer aux puissances, c'est très bien, mais l'humanité réclame autre chose, elle réclame des mesures spéciales en face d'une lutte telle que rien de pareil n'a jamais été vu.

Cette lutte peut durer longtemps. Nos héroïques soldats ne sont pas seuls en jeu. Dans le tourbillon sanglant combien de non-combattants, de femmes, d'êtres sensibles, délicats, vont être entraînés à la maladie, à la folie, à la mort, ce massacre devant porter la douleur au paroxysme. Ceci n'implique la négation d'aucun courage, mais la calamité surpasse tous les cauchemars.

Nous en savons trop et pas assez cependant. La demi-vérité enflamme les imaginations et permet toutes les hypothèses. C'est encore une autre forme de souffrances qui nous est imposée.

Si les soldats doivent défendre le sol, il appartient aux femmes de défendre les blessés, les enfants, les innocents.

Que personne ne se soit élevé pour réclamer une intervention énergique, c'est plus qu'étonnant, j'entends parmi ceux qui ont autorité.

Attendre la fin de la guerre, c'est admettre que Guillaume peut nous imposer le catéchisme féroce du soldat allemand, c'est le laisser triompher, de ce côté-là du moins, car, en-dehors du combat, il pourra se vanter d'avoir fait périr des légions.

Nous n'avons pas besoin de nouveaux faits épouvantables plus probants que ceux qui remplissent des cahiers bleus ou verts.

Nous voulons qu'on mate ceux qui portent dans leurs poches les mains de nos petits enfants. Il y a des lois de la guerre; une pression énergique du monde civilisé peut forcer à les respecter ces brutes qui obéissent toujours à la consigne; or la consigne vient de l'empereur, le mot qu'on peut l'obliger à dire arrêterait tout.

Il faut vingt ans d'amour, de soins, de patience, de sacrifices, pour réaliser un seul de ces hommes qu'on détruit chaque jour par milliers. Les femmes des Alliés ont fait héroïquement l'offrande à la Patrie, elles sont sans peur, mais si les atrocités inutiles continuent sans répression, il y aura l'heure redoutable de la révolte, des comptes à rendre relativement à tous ceux que l'on pourrait sauver et qui auront péri. Il y aura l'heure des responsabilités et des remords.

Avec quelques télégrammes, en peu de jours, l'accord serait fait; car il est impossible que l'entente ne soit complète sur ce point.

D'un côté, tous nos raffinements, tous nos soins aux blessés, de l'autre cette sauvagerie permise, c'est inadmissible.



Les anthropophages sont plus excusables, ils suivent encore la ligne simple tracée par la bizarre nature, mais nous!

Nous nous élevons aux sommets et, tout à coup, nous voici en face d'une barbarie consciente, systématique, organisée par un souverain du XXe siècle.

C'est plus sinistre que tout ce que l'on peut imaginer.

Et l'on attend! Qu'est-ce qu'on attend.

Si dix ou quinze puissances ne peuvent pas contraindre à suivre les traités le fou qui mène la danse, il est donc plus fort que tous? Non, nous savons que sa fin est proche, en attendant, on doit modifier un état de choses effarant et tout de suite.

Nous voyons sans faiblir couler le sang des nôtres, c'est pour la France. Qu'on nous demande de mourir aussi pour elle, soit. Mais l'assassinat, le massacre inutile, nous n'en voulons plus.

Combien de fois, déjà, ai-je entendu des femmes s'écrier: Pourquoi ne fait-on rien?

Oui, pourquoi?

Il y a des traités signés, il y a un seul homme qui peut mettre un terme aux atrocités allemandes et autrichiennes, cela on a le droit et le devoir de le lui demander, il ne pourrait résister à l'injonction de vingt hommes.

Ces vingt hommes existent, leur cœur et leur conscience sont outrés, nous n'en doutons pas, ils ont la puissance, ils peuvent parler, ils se taisent.

Nous autres, femmes, n'attendons pas.

Que toutes celles qui me lisent se lèvent et crient vers Bordeaux, ma voix seule n'est rien. J'ai confiance cependant que le gouvernement français entendra.

Marguerite BURNAT-PROVINS  
Saint-Savin, 29 septembre 1914



# TOBE ET ZEPELAIN

[Appelons les choses par leur nom!]

J'entends une femme jeune et jolie demander en parlant du nez, puisque c'est chic: «Pourquoi donc appellent-ils leurs ballons tobé et zépelain?» L'interrogée qui n'en sait rien murmure: Ce sont leurs noms.

Les deux appareils en question sont l'un un aéroplane et l'autre un dirigeable lequel affecte la forme d'une saucisse allemande, il n'y a pas là de ballons. Dans le langage connu, aucun objet ne répond aux mots «tobé» et «zépelain».

En voyageant un peu, on se rend compte que le peuple français est celui qui s'assimile le moins les langues étrangères et leur prononciation. Paresse, indifférence, c'est certain. Il faut que tout le monde parle français et comprenne ce que nous écorchons avec la grâce des enfants qui forgent des termes à eux pour désigner n'importe quoi. Nous ne voulons pas parler allemand, bien sûr... C'est peut-être une erreur, ou plutôt ce fut une erreur. En parlant leur langue nous les eussions mieux connus, et que de choses nécessaires comprises et devinées à notre avantage.

Le pédantisme est odieux, mais l'ignorance lourde est désagréable, surtout chez des gens dont les dehors et la vie semblent indiquer une certaine éducation. Il est logique d'appeler les choses par leur nom dans la langue où il existe, chaise se prononce chaise et non pas «tchaïsse» et couteau appelé «caoutiao» ne signifie plus couteau. On ne doit pas défigurer surtout des mots

devenus si familiers qu'on entend répéter des milliers de fois.

«Taube» substantif féminin en allemand, veut dire pigeon et se prononce «taobè» en appuyant sur la première syllabe tandis que la seconde est presque escamotée. Le pluriel, «Tauben», se prononce «taubn» avec le même accent mais en passant sur l'e de la finale. Ceux qui ne veulent pas «se charger la bouche» comme dit mon amie anglaise, n'ont qu'à dénommer ces aéroplanes pigeons, ce sera correct.

Quant à Zeppelin, est-il besoin de rappeler que c'est le nom de l'inventeur du dirigeable allemand, comte Zeppelin.

Ce nom se prononce «Tceppeline», rapidement, en accentuant la première syllabe.

Et pendant que nous y sommes, ajoutons que l'ex-roi d'Albanie, prince de Wied, n'a rien de commun avec le sieur «Viède», en français, il est «Vide», tout simplement.

Et nous avons vu combien l'Albanie avait l'horreur du vide.

Marguerite BURNAT-PROVINS

29 octobre 1914

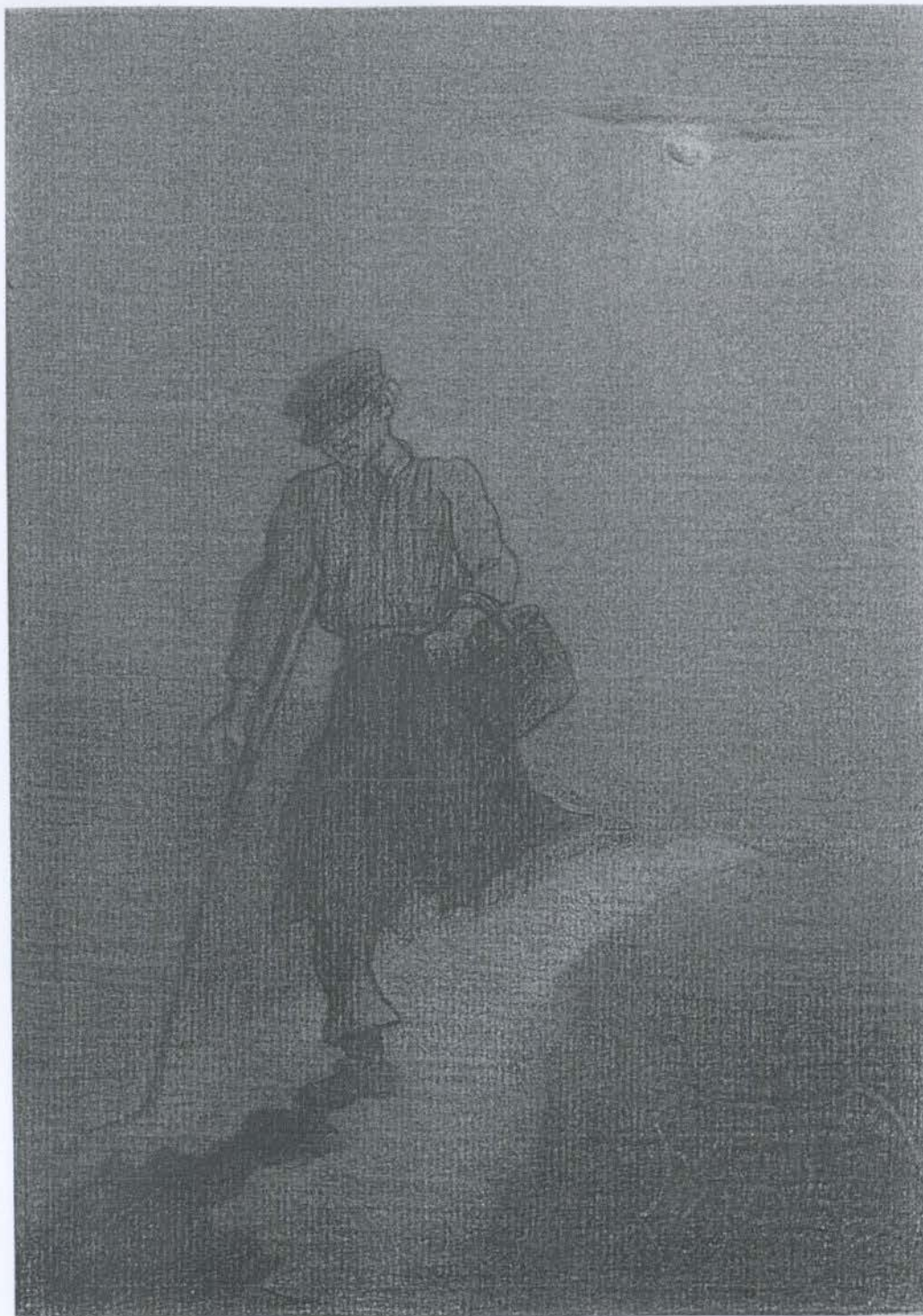


Soldats jouant de la trompette  
Crayon sur carton - 17x19cm  
Sans date





Unijambiste  
Fusain sur papier 24 x 17,2cm  
23 octobre 1895





## LES PERSONNAGES DE MA VILLE SONT-ILS DES PERSONNAGES LITTÉRAIRES?

On connaît bien les circonstances de l'apparition des «habitants» de *Ma Ville*. Marguerite Burnat-Provins s'en est expliquée à plusieurs reprises, dans sa correspondance, dans le texte autobiographique intitulé «Premier schéma de ma vie<sup>1</sup>», dans ses propres œuvres enfin. Avec une lucidité non exempte d'ambiguïté, elle dit aussi comment ces figures continuent à lui apparaître au fil des années et qu'elles ne souffrent aucun délai dans leur exigence à être transcrites sur le papier, avec leur «carte d'identité»: nom, qualités, caractéristiques psychologiques, profession ou emploi.

Voici par exemple ce qu'elle écrit à Gaston Heux, poète et essayiste belge, le 13 août 1930:

«Hier, pour la première fois depuis des mois, j'ai dessiné une figure apparue: La Luxure. Elle a le front, les oreilles d'une chatte, un masque avide, un collier de roses fanées au cou. Je sens que je vais travailler, je le sens à la nuque, par une pression. L'accumulateur se charge. C'est physique, ce n'est pas littéraire du tout!»

Ou encore, cette dédicace non datée (1935?) à Henri Pourrat, l'écrivain régionaliste auvergnat, accompagnant l'envoi de photographies de certaines figures:

<sup>1</sup>Bernard Wyder, *Marguerite Burnat-Provins*, Catalogue de l'exposition du Manoir de Martigny, 1980, p.4-13.

«Pour Henri Pourrat, très affectueusement, quelques figures de ceux qui sortent de l'inconnu pour venir jusqu'à moi. »

Ou enfin, en 1947, dans un long commentaire de l'article que lui consacre Edouard Monod-Herzen:

«Le 2 août 14 – subitement j'entends des noms inconnus – Je dois les écrire. Il en vient, par centaines, durant 67 jours – J'étais à St Savin sur Argelès. Rentrée chez moi, à Bayonne, je vois une première figure en entendant le nom. Elle apparaît en couleurs, sur une porte: «Cingola la mauvaise fée assise sur la Terre» – je la peins et note le nom, le lieu, la date. Dès ce moment, chaque jour, vers le crépuscule, une vision – En janvier 15 je vais habiter Neuilly – les visions augmentent, deux à la suite – puis 3, 4, les séries se forment – En 22, à Cannes, 48 à la file, dessinées en 1h1/2. – L'apparition se fait, dans la proportion de 95%, dans le cerveau, entre les deux yeux, mais aussi dans la chambre, comme une personne vivante – q.q. fois au dessus du sol, ds une légère nébuleuse – ou dehors, en plein air, même en plein soleil. Il n'a été donné aucune explication plausible de ce phénomène si rapide, car la vision dure à peine une seconde, est gravée pr toujours, mais ne reparait jamais spontanément – Elle a été souvent accompagnée de faits matériels qui écartent toute idée d'un travail de l'imagination. [...] cela dure depuis 33 ans, bientôt; j'ai maintenant 2.419 figures dont les formats varient, entre la grandeur nature, jusqu'aux genoux et la carte de visite – la toute petite Frémerande la Novice –<sup>2</sup>».

<sup>2</sup>Edouard Monod-Herzen, *Art et Inconscient*, Genève, 1932.



J'ai parlé d'ambiguïté. En effet, la lettre à Gaston Heux souligne le côté physique de l'acte de création. «Je sens que je vais travailler» ne renvoie pas au labeur de l'artiste, qui cent fois sur le métier remet son ouvrage, mais bien au travail de la femme en couches, affirmation corroborée par d'autres témoignages de l'artiste: la création est comme un «accouchement», ses créatures sont sa «famille», ses «enfants»; tandis que la dédicace à Pourrat, de même que le commentaire à l'article de Monod-Herzen, insistent sur la provenance inconnue des visions, extérieures à l'être de Marguerite, comme si elle n'était qu'un médium à travers qui passait une sorte de message venu d'ailleurs. Peut-être serait-il intéressant de creuser ce point; mais il y faudrait sans doute d'autres moyens que littéraires – empruntés à l'histoire de l'art, à la psychologie, voire à la psychanalyse – moyens que je n'ai pas.

Ce qui me semble en revanche être de mon ressort, c'est le problème soulevé par l'affirmation, toujours dans la lettre à G. Heux, que le phénomène des visions «n'est pas littéraire du tout». D'emblée, il convient de souligner que les hallucinations ont d'abord été auditives, donc verbales, et par là même susceptibles de devenir matériau littéraire. D'autre part, ces figures apparaissent, comme une sorte de «réemploi», dans au moins deux textes que l'on peut qualifier de littéraires, malgré leur coloration autobiographique, puisqu'ils sont d'une écriture travaillée, aux effets consciemment calculés. Écriture qui n'a rien à voir avec celle d'un journal ou de notes du genre du commentaire que je citais ci-dessus, ou

encore avec celle du «Premier schéma de ma vie». Ces deux textes sont *Vous*, publié chez Sansot en 1919, et *Près du rouge-gorge*, publié à Lille en 1937.

Dans chacun de ces deux livres, un chapitre est consacré aux visions de *Ma Ville*, leur conférant, par là-même déjà, un statut littéraire. Mon propos est d'examiner dans quelle mesure, en fonction du contexte, de la tonalité et du genre de chaque œuvre, ces lignes où *Ma Ville* apparaît contredisent l'affirmation relevée ci-dessus, ou du moins l'infléchissent après coup.

*Vous* est une suite de «lettres» adressées à un homme absent, «Pour l'être sans visage», comme le dit la dédicace. Plutôt que de véritables lettres, ce sont des textes poétiques, «pensées, contes, poèmes», chacun précédé d'une date. On sait ainsi que l'écriture de ce volume s'inscrit entre le 21 mars et le 29 avril 1918. C'est encore la guerre, et Marguerite Burnat-Provins, par la force de son imagination, la rend présente dans de très belles pages (voir plus loin des extraits). *Vous*, à cause des circonstances, est donc un livre splénétique, comme il y en a beaucoup dans l'œuvre de l'écrivaine. Les évocations, les rêveries, les réflexions qu'elle voudrait partager avec l'absent (parti au front?) sont placées sous le signe de la nostalgie, du regret et de la souffrance morale. Le choc du tocsin vibre encore, et pour longtemps, dans son âme, dans ses nerfs d'écorchée vive. Mais la solitude la point aussi durement, la tient courbée sous sa main de fer. Les messages que contient chacun des chapitres du livre sont autant de bouteilles à la mer, que leur auteur désespère de voir trouver leur



destinataire. Rien ne répond, l'écho est mort, seul le spectre terrifiant d'une France détruite se profile à l'horizon.

Dans ce contexte désolé, un chapitre daté du samedi 27 avril introduit des figures de *Ma Ville*: «Hier, l'orage avorté a fait danser de l'électricité dans ma tête, un éclair a traversé l'ormeau plus doré, le clocher, avec son mauvais reflet, était menaçant comme une arme<sup>3</sup>.» Tout se passe comme si le choc originel (celui du tocsin) se reproduisait sous la forme d'un orage qui ne parvient pas à éclater, et qui sature l'atmosphère de tensions insupportables. Marguerite est traversée par ces tensions, comme l'éclair passe à travers les branches de l'arbre et transforme un clocher en baïonnette. C'est dans ces conditions dramatiques que surviennent de nouvelles figures, mimant le premier surgissement de Bayonne, quatre ans plus tôt.

Et ces personnages se comportent, en accord avec le thème de la guerre qui traverse le recueil, comme des envahisseurs: «Une série de personnages s'est emparée de la chambre et j'ai dû les dessiner, comme je fais souvent. Ils sont là et me regardent.» Dans l'urgence et sous le regard pesant de ces conquérants inquiétants, l'artiste dessine à grands traits hâtifs. L'orage qui n'éclate pas pèse à ses tempes et l'affolement la gagne. Comment traduire en mots ces minutes terribles, les donner en partage à l'être sans visage, et au-delà aux lecteurs? En un

mot, comment en faire le *récit*? C'est alors qu'apparaît la nature très particulière de ces figures. En effet, seul le recours à l'énumération semble ici s'offrir à l'écrivaine, soulignant ainsi le caractère inerte de ce personnel imaginaire, conçu dans l'immobilité de la seconde fulgurante, et incapable d'engendrer un récit, avec ses péripéties, ses retournements de situations, ses drames et ses joies. Car pour qu'il y ait récit, il faut qu'il y ait *situation*. Or, les personnages de *Ma Ville* ne sont jamais saisis en situation. Ils sont donc incapables d'animer une histoire, d'en être les agents. Ils sont un peu, *mutatis mutandis*, comme ces personnages du film de Marguerite Duras, *Le Navire Night*, assis autour d'une table et attendant indéfiniment de pouvoir entrer dans une histoire, qui se déroule hors de leur portée et sans leur participation. Condamnés à n'en être que les spectateurs passifs.

Parfois, il peut arriver que les traits de caractère dont certains personnages sont dotés animent faiblement leur être, esquissant un début d'action. Mais leur irrémédiable solitude, l'enfermement auquel les voue l'éclair de la vision, les empêchent d'entretenir quelque relation que ce soit avec leurs semblables. Ils sont les prisonniers de leur *état*. Cette «Ville» est peuplée de fantômes qui ne se rencontrent jamais.

Dès lors, l'apparition de ces figures dans le texte relève plutôt de l'incantation ou de la litanie, voire d'une espèce de lyrisme de l'énumération: «Hovèbre, la préoccupée, Manangule, la dormeuse, Soblange, le fasciné, Blanore, la suppliante, Matruge, la dévorée,

<sup>3</sup> *Vous*, Paris, Sansot, 1919, p.129. Voir ci-après le texte intégral de ce chapitre.



Lustifi, le chanteur». De même que picturalement, tous les personnages de *Ma Ville* sont, à très peu d'exception près, vus de face, comme dans un alignement de photos anthropométriques dont on aurait oublié les profils, de même littérairement, ils sont pris dans la glu du présent, de la *présentation*, comme prisonniers de leur carte d'identité: «Voici le Vent, qui s'échevèle, Angolanne, la servante, Minocle, le narquois, Clabère, celui qui aime mieux mourir». Sans structure et sans fin, l'énumération s'épuise à insuffler une chaleur au texte. Et ce n'est pas l'affirmation «Chacun d'eux possède la vie» qui nous persuadera du contraire.

C'est alors qu'une histoire commence; mais ce n'est pas celle des figures, incapables, nous l'avons vu, d'engendrer un récit. C'est celle de leur créatrice, aux prises avec le souvenir de la scène originelle («Il était une fois...»): «C'était dans les Pyrénées, le quatre Août mille neuf cent quatorze, un chaud après-midi. Assise sur un balcon qui me rappelait l'Orient [...] je regardais la vallée paisible [...] Le son de l'harmonium montait [...]». Le décor est planté: lieu, date, moment de la journée, héroïne, paysage. Le drame peut débiter. Les temps canoniques du récit fonctionnent à plein, l'imparfait (pour le décor), le passé composé (pour l'action): «Le tocsin a déchiré d'un seul coup le décor, du haut en bas la toile s'est fendue [...] C'est alors que j'ai senti des hordes envahir mon âme [...]». L'analogie, déjà relevée, avec les ennemis qui ont envahi la France est évidente. L'âme de l'artiste est un champ de bataille, et la métaphore se file: «des noms, des noms, des noms par centaines, serrés comme des peuples venus on ne sait d'où. Submergée

par ce flot, j'ai écrit, en colonnes et les régiments s'avançaient».

A toute armée son général; à tout drame, son héros. Ici, les régiments «évoluent autour d'une Princesse qu'on ne verra jamais, c'est celle qui ne viendra pas». Sans doute, mais le masque est transparent! Et en effet, l'aveu ne tarde guère: «cette Princesse, je crois bien que c'est moi». La créatrice des habitants de *MaVille* est bien la seule, l'unique héroïne de son histoire. Elle dispose autour d'elle ses colonnes, telle la reine des abeilles, et désigne à chacun sa place, dans cette «Ville-Mirage, ceinte de visions et de hantises, où s'accordent dans les soirs les violes de [sa] tristesse».

Pour être complète, et rendre absolue justice à ce chapitre de *Vous*, il convient de signaler que la fin du texte voit éclore un autre type de présentation, celui du portrait, forme développée de la «carte de visite». Ainsi, l'une des créatures de Marguerite Burnat-Provins y gagne un peu d'épaisseur. Il s'agit d'Hiba, «l'Inconnu aux yeux glissants entre deux paupières très minces, Hiba, parent de la Joconde, qui sourit et défie et se tait, et tient sa pensée serrée comme entre les bords entr'ouverts d'un coffret». Peut-être est-ce par la grâce du célèbre sourire qu'Hiba conquiert ici un peu d'existence «roma-nesque».

*Près du rouge-gorge* est un livre écrit à Luchon, dans la «maison rouge» tant aimée, mis au net en été 1920, et qui devra attendre dix-sept ans la publication. Marguerite Burnat-Provins a vécu quelques beaux jours à Luchon, et son livre est d'un ton plus gai que *Vous*. Il comporte



bien sûr des passages sombres, mais il offre l'un des très rares textes jubilatoires de l'écrivain, après *Le Livre pour toi* et sur un sujet tout autre: il s'agit d'un éloge de la truffe, qui sent sa gourmande à plein nez!

La deuxième partie du chapitre XIX évoque les figures de *Ma Ville*. Voici tout d'abord le décor: «Comme l'an dernier, c'est le soir dans la cuisine, la solitude, et l'eau qui s'égoutte de la muraille de schiste [...] Avec le gros cadenas, j'ai attaché le portail, mon souper cuit à petit feu, je savoure l'odeur des figues qui se caramélisent et du riz vanillé. [...] Il fera un peu jour encore quand je monterai<sup>4</sup>». Intimité, saveurs, parfums, simplicité frugale du repas, tout respire un bien-être physique et une sérénité morale rares chez Marguerite Burnat-Provins.

Dans ces conditions, comment se produira la commotion qui d'habitude préside à l'apparition des figures? En fait Marguerite se sent trop bien dans sa chère maison rouge pour réellement craindre les envahisseurs. Il y a, il est vrai, cette heure, aimée des fantômes entre toutes, le crépuscule du soir: «C'est le soir dans toutes les chambres et, dormante mais réveillée par un frémissement, cette sonorité inquiétante qui amplifie le moindre bruit». Il y a aussi la proximité du sommeil, «cette terrible confiance». Les visiteurs du soir en profiteront-ils pour investir l'espace clos de la chambre et l'âme sans défense de la dormeuse? Mais décidément ce soir, il fait trop bon dans

la maison: ils ne viendront pas. Il n'y aura donc pas d'histoire, la Princesse est sans emploi? L'artiste ne peut s'y résoudre. Elle rappelle alors qu'hier, oui, pas plus tard qu'hier, vingt encore sont venus, qu'elle a dessinés en une heure et dont, bien sûr, elle nous donne la liste. Cette énumération, comme celles du chapitre de *Vous*, échoue à créer une tension dramatique: elle dispose en cortège, en défilé, des personnages irrémédiablement privés de vertus romanesques.

Parvenue au terme de cette analyse, si je suis obligée de croire Marguerite Burnat-Provins sur parole et admettre qu'il n'y a «rien de littéraire» dans le phénomène même du surgissement des visions, en revanche il me semble qu'on assiste, dans les deux chapitres examinés, à un essai de «récupération» de ces visions au niveau littéraire. Qu'il soit à demi-réussi tient, comme j'ai tenté de le montrer, à la nature particulière des personnages de *Ma Ville*, condamnés à ne faire que de la figuration autour de celle qui est à la fois l'auteur de la pièce et l'interprète principale. Princesse ou Narcisse, quel visage nous renverra le miroir?

Catherine DUBUIS

<sup>4</sup>Près du rouge-gorge, Lille, les Editions de la Hune, 1937, p.102-103. Voir ci-après le texte intégral de ce chapitre.



La Luxure  
St-Jacques de Grasse, 12 août 1930



L'oiseau content de la princesse,  
perché sur un arbre de ses forêts,  
respire le parfum des fleurs en-  
chantées, un démon passe.  
1921





## VOUS

Samedi 27 avril

Hier, l'orage avorté a fait danser de l'électricité dans ma tête, un éclair a traversé l'ormeau plus doré, le clocher, avec son mauvais reflet, était menaçant comme une arme.

Une série de personnages s'est emparée de la chambre et j'ai dû les dessiner, comme je fais souvent.

Ils sont là et me regardent:

Hovèbre, la préoccupée, Manangule, la dormeuse, Soblange, le fasciné, Blanore, la suppliante, Matruge, la dévorée, Lustifi, le chanteur.

Voici le Vent, qui s'échevèle, Angolanne, la servante, Minocle, le narquois, Clabère, celui qui aime mieux mourir. Et, comme ensuite le calme revenait, sont apparus: Béloune, l'amateur d'oiseaux, Poulouque, l'inoffensive, Salabra, l'artiste, Mananghi, le devin, Lestourmé, le contradicteur, Robulige, la dangereuse et l'Amour, aveugle et si triste, à côté de la malchanceuse.

Ceux de l'orage, ce sont les inquiets, les souffrants. Une vipère pique le sein de Matruge; la dormeuse est vieille, deux larmes sont arrêtées sur sa joue, le sommeil, un moment, écarte la douleur qui reviendra et Soblange incarne l'épouvante.

Chacun d'eux possède la vie.

Pourquoi sont-ils venus, après tant d'autres?

Depuis le début de la guerre, j'en ai vu plus de deux cents.

C'était dans les Pyrénées, le quatre Août mille neuf cent quatorze, un chaud après-midi. Assise sur un balcon

qui me rappelait l'Orient, avec ses grands stores orangés, je regardais la vallée paisible que le soleil emplissait jusqu'au bord. Le son de l'harmonium montait de la maison voisine, où le curé chantait, des chats dormaient dans le jardin et la verdure grimpante d'un bignonia me tendait ses cornets, rouges comme des flûtes de Bohême.

Le tocsin a déchiré d'un seul coup le décor, du haut en bas la toile s'est fendue et j'ai vu, j'ai entendu. Les cloches se sont mises à battre, cœurs angoissés des villages qui, déjà, donnaient leur chair. Le soleil reculait ce soir-là dans le deuil et l'horreur, mais la nuit fut belle, limpide et parée, pour bénir ceux qui s'en allaient.

C'est alors que j'ai senti des hordes envahir mon âme; des noms, des noms, des noms par centaines, serrés comme des peuples venus on ne sait d'où. Submergée par ce flot, j'ai écrit, en colonnes et les régiments s'avançaient. Et puis j'ai peint, un monde est né qui porte les noms entendus.

Ce qu'est ce monde, je n'en sais rien.

Souvent je dis: je n'en sais rien! L'ignorance domine la vie, je la sens trop sur mes épaules et je répète en chemin cet aveu de ma faiblesse.

J'ai appelé cette bizarre compagnie «Ma Ville». Je créerai autour d'elle un horizon et des remparts. Les yeux sont très humains, méchants, hagards, désespérés, sereins, malicieux parfois et parfois hermétiques, les traits tordus, douloureux ou narquois, mais parfois éclairés d'un rayon d'au-delà.

D'où viennent donc tous ces gens-là?

Ils évoluent autour d'une Princesse qu'on ne verra jamais, c'est celle qui ne viendra pas.



Elle est hautaine, désenchantée, solitaire, invisible et cette Princesse, je crois bien que c'est moi, un moi du temps jadis, du temps où les bêtes ne parlaient pas dans mon palais vide et superbe.

Comme elles ont parlé depuis! Je ne veux plus entendre et je resterai toujours plus près des muets habitants de Ma-Ville-Mirage, ceinte de visions et de hantises, où s'accordent dans les soirs les violes de ma tristesse.

N'y viendrez-vous jamais, Ami plus lointain qu'Antirous, qui garde les clefs des portes, plus lointain qu'Hiba, l'Inconnu aux yeux glissants entre deux paupières très minces, Hiba, parent de la Joconde, qui sourit et défie et se tait, et tient sa pensée serrée comme entre les bords entr'ouverts d'un coffret.



## PRES DU ROUGE-GORGE

Comme l'an dernier, c'est le soir dans la cuisine, la solitude, et l'eau qui s'égoutte de la muraille de schiste, la fin de ces cheminements qui doivent former un graphique bien compliqué.

Avec le gros cadenas, j'ai attaché le portail, mon souper cuit à petit feu, je savoure l'odeur des figues qui se caramélisent et du riz vanillé.

A la manière des chats, mon esprit va reconnaître les objets.

Au fond du tamis, les oignons germent en un jardin rond et frais, un jambon est pendu au même clou, les deux garde-manger se tiennent compagnie, le buffet entre-bâillé me montre une pile d'écuelles à leur place ordinaire. Je retrouve ces modestes biens auxquels on ne pense pas, qui vous attendent et jouent leur rôle effacé dans la nécessité quotidienne.

La maison est vide, mon ami est parti. C'est le soir dans toutes les chambres et, dormante mais réveillée par un frémissement, cette sonorité inquiétante qui amplifie le moindre bruit. Il fera un peu jour encore quand je monterai. J'irai dire bonsoir à mon allée, les pommiers en fleurs paraîtront plus blancs, je verrai des choses vagues. Un dernier tressaillement: l'âme des iris, descendue du vieux mur, me suivra un instant.

Un tour de clé a clos ma chambre. Bientôt je partirai dans le sommeil, cette terrible confiance. Viendront-ils pendant que je dormirai, ceux de la nuit, ceux des chemins de la terre et des routes du ciel, ceux

qui forcent les portes sans les briser et passent à travers la pierre comme la lumière à travers nos yeux?

Hier j'en ai vu vingt encore. En une heure, j'ai dessiné:

Kloï-Noï, l'accroupi,  
Baroutcha, la grandiose,  
Gloubijance, la goitreuse,  
Mable qui ressemble à un lion,  
Jambliscure, la dénigrante,  
Nyjanze qui prémédite un crime,  
Tranouche, la deuxième entremetteuse,  
Stromige, le gourmet,  
Madame la Peste,  
Strafel, l'homme oiseau,  
Stampulle, la femme libellule,  
Trolube parée pour une grande circonstance,  
Galomène dans le rideau,  
Macilla, l'adolescent dans l'inquiétude,  
Alybane dans le repentir,  
Mita-Mita, la femme fourmi,  
Trolype, l'homme-chat,  
Dhonys, le réfléchi,  
Blapp, au moment où il vient de tuer son frère.

Depuis Bayonne, où j'aperçus la première: Cingola, la mauvaise Fée assise sur la terre, j'en ai peint près de trois cents et les visions continuent, plus vivantes, plus nombreuses <sup>5</sup>.

Cette famille qui devient tribu, qui sera peut-être légion, peuple la maison sans enfants.

<sup>5</sup> Au moment où paraît ce livre [1937], la collection comprend près de 1600 figures.



*Vous* contient un passage consacré à la guerre, qui mérite d'être reproduit: la puissance de l'imagination poétique permet à Marguerite Burnat-Provins d'évoquer le champ de bataille comme si elle y était.

#### VOUS (extrait)

*Ma plume hier est retombée, mon Ami, et j'ai supplié l'horizon, fermé comme vos lèvres et bleu comme vos yeux, de me rendre le son des paroles aimées, tout ce que j'ai perdu dans cette mortelle fumée que crache le canon.*

*Je ne sais pas si c'est la mort trop proche qui vous a fait un cœur d'airain, ou l'insouciance de la vie absente de l'action. Ce qui n'est pas tout au bord du cratère est-il donc trop lointain? Ce qui ne risque pas de tomber dans la flamme, vous devient-il donc étranger, comme d'un autre pays ignorant le danger?*

*Mais, si le corps reste à l'arrière, l'âme est au front! Et, comme Vous, très-tôt levée, sans répit j'ai couru les routes défoncées, j'ai suivi les convois où des camions sautaient, gravi des pentes sous la mitraille et les liquides enflammés, passé des nuits gelée dans des abris peu sûrs, tremblé de fièvre et regardé se lever des journées meurtrières aux mines courroucées.*

*J'ai porté des blessés trop lourds, j'ai entendu couler le sang, avec des noms de femmes, des lèvres bleues que le dernier baiser hantait; j'ai ramassé des lettres maculées et des portraits d'enfants, des pipes, des briquets, des bagues écrasées et des lames faussées d'avoir*

*buté aux os. Je sais les cris et les têtes crevées et les membres jetés comme en un jeu effrayant de démons, et je sais le soleil couchant sur les hommes couchés, qui ne verront plus l'aube, plus jamais.*

*J'ai regardé toutes leurs mains, mains d'ouvriers durcies par le marteau, la lime, et mains de laboureurs cirées aux bras polis de la charrue; mains courtes de joyeux lurons, qui s'amusaient à la manille et voyaient la victoire rire dans le pinard, mains longues de rêveurs, faites pour le pinceau et pour tourner les pages des consolants poèmes, mains volontaires aux gestes brefs qui commandent, mains fermes qui lançaient les masses à l'assaut, mains où courait l'esprit de la vengeance et qui sont retombées blanches, grises, raidies, sur la terre sacrée âprement défendue, avant l'heure où nos champs, libres enfin, refleuriront.*

*Allez, je le sais bien ce que c'est que la guerre! j'en ai entendu s'écrouler des maisons et tomber des beffrois et craquer des églises, et j'en ai vu des cloches renversées, bouches béantes où des langues de bronze pendaient! J'ai étouffé dans la fumée et cuit mes joues et mes yeux aux brasiers, et j'ai vu fuir des foules hagardes, dévêtues, et je n'ai pas mangé sur des chemins perdus, durant des jours où le temps sourd semblait avoir juré d'arrêter toute vie.*

*J'ai tout vu: les pluies du matin, les pieds à moitié morts qui refusaient la peine et les faces creusées comme par un couteau, couleur de bois, couleur de terre, couleur de haine. J'ai bondi aux alertes, assisté aux surprises, chanté les soirs qui faisaient du butin et ri avec les gas qui ont la vieille Gaule dans leurs veines de latins. Je sais bien comment sont les obus éclatants et les mottes qui volent et les amis qui tombent au milieu d'une phrase,*



au milieu d'un repas; le pain trempé de sang et de vin, et l'holocauste immense de la mer aux montagnes, et tout ce qui se dit, et ce qu'on n'entend pas.

Vous n'avez pas voulu que j'aille à la fournaise, je la connais. J'aurais tranquillement sifflé avec les balles, comme tant de gavroches qui ont su bien mourir et je pouvais offrir ma poitrine de femme aux baisers de l'acier, sans même tressaillir.

Que je vous aurais mieux aimé, si, par Vous, j'avais pu donner à la France un chant, qui fût le dernier<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Vous, Paris, Sansot, 1919, p.98-101.



**ASSOCIATION DES AMIS DE  
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

Articles 1, 2 et 7 extraits des statuts de l'Association

-----

Art. 1 En mémoire de Marguerite Burnat-Provins, écrivain et peintre, née en 1872 à Arras et décédée le 20 novembre 1952 à Grasse, une association est créée le 27 janvier 1988.

Art. 2 L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins est créée en application des articles 60 et suivants du Code Civil Suisse.  
Elle n'a pas de but lucratif.  
La durée est indéterminée.

Art. 7 L'Association se propose:

- a) de maintenir vivant le souvenir de Marguerite Burnat-Provins et d'assurer le rayonnement de son œuvre littéraire et picturale;
- b) de susciter des recherches concernant son œuvre et sa personnalité dans le cadre de son époque;
- c) de stimuler l'intérêt des institutions et des médias;
- d) de stimuler toute initiative éditoriale de son œuvre littéraire connue ou inédite et de sa correspondance;
- e) de stimuler la publication d'un éventuel catalogue raisonné des œuvres picturales.

**BULLETIN D'ADHESION**

-----

A retourner à Madame Francine Charlotte Gehri,  
secrétaire de l'Association, Avant-Poste 11, 1005  
Lausanne

NOM et prénom:

Adresse:

Je, soussigné/e, adhère à l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins et verse ce jour ma cotisation annuelle pour 19 . . par chèque ou virement postal à

L'Union de Banques Suisses à Lausanne,  
Compte numéro 360.296.J1 Y - 243  
CCP 10-315.8

Date:

Signature:

Le montant minimal de la cotisation est de frs. 40.-